

**RYERSON, Stanley B., *The Founding of Canada Beginnings to 1815*. Progress Books, 1960. 340 p.**

Lionel Groulx, ptre

Volume 15, Number 2, septembre 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302120ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302120ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, L. (1961). Review of [RYERSON, Stanley B., *The Founding of Canada Beginnings to 1815*. Progress Books, 1960. 340 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(2), 297–300. <https://doi.org/10.7202/302120ar>

RYERSON, Stanley B., *The Founding of Canada Beginnings to 1815*. Progress Books, 1960. 340 pages.

M. Ryerson ne s'en cache point: il tente une interprétation marxiste de l'histoire canadienne (possible lines of approach to a Marxist interpretation of Canadian history). Avertissement à retenir. Attendons-nous à une histoire pour le moins tendancieuse, soumise, dès le départ, à un rigoureux apriorisme. Non que l'auteur ne s'efforce le plus souvent à un méritoire effort de loyauté, sinon d'objectivité, même s'il n'y parvient pas toujours. Mais on aperçoit quelle idéologie ou quel principe directeur inspirera, en définitive, cette œuvre historique.

On y lira, entre autres chapitres, un exposé assez juste du régime féodal en Nouvelle-France. M. Ryerson tient au mot "féodal". Et l'on n'a pas à se demander pourquoi. L'ouvrage

contient aussi une description généreuse de l'atmosphère développée, dans la colonie naissante, par les immigrants de France, chrétiens de la Contre-Réforme. Dollard obtient même un salut fort courtois. Suit encore un excellent chapitre sur l'état de la culture intellectuelle et artistique de la jeune société à la veille de sa séparation d'avec la métropole. Qu'après la conquête, la politique anglaise envers les conquis incline assez rapidement vers ce que l'on pourrait appeler une politique de ménagement ou d'association, quelques-unes des causes véritables de cette évolution ou orientation n'ont pas échappé à l'auteur. La nouvelle métropole entend se donner une opportune prime d'assurance contre l'inquiétante conduite des colonies voisines. Dans sa colonie du Saint-Laurent, elle a tôt aperçu un boulevard et, au besoin, une base d'opération contre les mouvements révolutionnaires des Anglo-Américains. A propos de cette révolution américaine, M. Ryerson adopte volontiers l'opinion de Herbert Aptheker, dans son *The American Revolution*, que, par leur neutralité obstinée, jointe à celle de leurs voisins des Maritimes, les Canadiens français, quoique indirectement, ont bel et bien assuré le succès de l'indépendance des treize colonies. Accordons enfin à M. Ryerson qu'il n'est pas si loin de la vérité lorsqu'il décrit les influences de la Révolution française dans l'ancienne colonie de la France (230-232). Un « mythe » bien établi dans l'opinion canadienne, soutient-il, veut que le Canada français resta fermé à toute influence de la Révolution jacobine. Si l'auteur avait lu de plus près nos derniers historiens, il aurait appris que le « mythe » est passablement dissipé. Lorsque M. Ryerson note, par exemple, l'invasion d'un certain esprit de mutinerie dans la classe paysanne vers 1794, la diffusion de la littérature la plus suspecte du XVIII<sup>e</sup> siècle français dans la classe bourgeoise de Québec et de Montréal, il ne fait que redire ce que, pour sa part, celui qui écrit ces lignes a maintes fois noté.

Peut-être l'historien marxiste avait-il besoin d'affirmer l'existence du mythe pour mieux étayer la thèse qu'on aperçoit plus qu'en filigrane, mais sous-jacente d'un bout à l'autre de son ouvrage: thèse d'un peuple tenu en bride, nous dirions même, tenu en couches, par des classes aristocratiques et bourgeoises jalouses de leurs privilèges.

En chacun de ses chapitres, l'auteur s'apitoye sur les misères réelles ou fictives du pauvre, de l'homme des basses classes. Dans les moindres indices, il s'acharne à discerner une première amorce de la lutte des classes; lutte qui est, comme on le sait, l'explication souveraine, le dogme fondamental en histoire, pour tout bon historien marxiste. Ainsi, dans son exposé du régime

féodal en Nouvelle-France, exposé qui ne manque pas d'une certaine justesse, il insiste, en particulier, sur les charges et redevances qui, à l'entendre, écraseraient le pauvre censitaire. Il insiste de même sur l'esprit d'indocilité ou d'indépendance des « habitants », croyant toujours y percevoir une révolte bruyante contre d'intolérables abus. En ses chansons, le peuple s'amuse-t-il aux dépens de quelqu'un de la « haute », aussitôt l'historien souligne l'inimitié naissante entre les classes, quand ces couplets ne dépassent pas une satire plus ou moins malicieuse des mœurs du temps, ou de quelque personnage risible. En d'autres pages où il aborde les rapports entre Indiens et colonisateurs, il réserve toute sa pitié pour ces faibles, ces misérables victimes du mercantilisme européen. Aborde-t-il le conflit anglo-français au sujet de la fourrure, il écrit : « The chief victime of this struggle were the Indian Peoples. » Comme si la guerre, entre les tribus, avant même l'arrivée des Européens en Amérique du Nord, n'avait toujours été le fléau chronique, le sport traditionnel, et comme si les Français n'avaient pas imposé aux Indiens des lacs, à ceux-là, du moins, ce qu'on pourrait appeler la « pax indiana », paix aussitôt troublée dès que disparaissait ou s'amollissait la police française.

Il faut nous arrêter là, L'on perçoit assez la déformation d'esprit que peut imposer à un homme intelligent une théorie préconçue, un rigide apriorisme. On l'a dit depuis longtemps, marxistes et gens de pays libre ne parlent point la même langue. Et ils ne la parlent point parce que d'un côté, les esprits paraissent totalement invertis ; pour eux le vrai et le faux et les mille nuances entre l'un et l'autre ont perdu toutes frontières. Pour un certain nommé Marx, en son *German Ideology*, M. Ryerson tient à nous le rappeler, c'est le peuple, c'est l'homme qui, en définitive, fait son histoire. Fort bien, mais quel homme ? L'homme libre, libre dans ses pensées et dans ses actes, ouvrier, architecte de sa propre vie ? Ou l'homme de l'Etat-roi, Moloch qui dévore tous les droits et toutes les libertés individuelles, ne reconnaît d'autre loi que la sienne ? Ou l'homme de l'Etat-roi, redisons-nous, qui fait, de ses sujets, une misérable piétaille en des régiments où le conscrit n'est à peine un peu plus qu'un soldat de plomb ? En définitive le grand péché des marxistes, disons plutôt des grands seigneurs des Etats totalitaires si soucieux apparemment de la libération de l'homme, c'est sous couvert de pitié pour les faibles et les humbles, de professer, pour l'homme, pour l'intelligence humaine et même pour l'intelligence universelle, le plus profond mépris. Que nous parlent-ils, par exemple, de ces « démocraties populaires », à qui il ne manque que d'être populaires ? Démocraties où l'on peut choisir, élire

ses chefs, à la condition que ce soit les chefs désignés d'avance par les grands pontifes du parti. A quoi riment ces tribunaux, ces procès populaires, cyniques comédies de la justice, soufflées d'ailleurs par des chefs fort conscients de ce qu'ils font, si ce n'est que l'on croit l'opinion publique assez stupide pour gober d'aussi colossales fumisteries ? Voilà le fantôme d'homme qui bâtirait son histoire. Il y a là, on l'avouera, de quoi inquiéter sur le rôle tenu, par ce fantôme, en l'édification de son destin.

Tout n'est pas à rejeter en l'histoire que nous venons d'analyser. M. Ryerson termine son ouvrage par une fort intéressante observation. Au lendemain de 1815, écrit-il, à la suite de la guerre canado-américaine, le peuple canadien avait pris conscience de son identité nationale; ce serait pour lui un point de départ pour l'obtention de réformes pertinentes dans ses structures politiques, et voire, pour plus d'indépendance. L'historien voit déjà en travail les forces souterraines qui aboutiront à 1837 et à la Confédération. Et il nous annonce un second volume qui nous mènera jusqu'à cette échéance. Ce second tome ne devrait point, lui non plus, manquer d'intérêt ni de quelques vues fort justes. Il suffirait, pour atteindre à plus acceptable perfection, que l'historien se libérât de son interprétation marxiste de l'histoire. N'est-ce pas trop lui demander ?

LIONEL GROULX, ptre